



Femmes, mères, filles : l'impossible nomination¹ Claude Parchliniak

Une courte séquence, quelques minutes extraites du film d'Ingmar Bergman *Sonate d'automne*² intéresse notre thème, *versus* dialogue entre mère et fille. Dans une scène terrible et tragique, Bergman met en scène deux femmes, deux corps de femmes, deux corps de femmes qui parlent, qui se parlent, une fille, Éva, et sa mère, Charlotte, les mots de l'une venant percuter le corps de l'autre. Bergman nous les montre toutes deux dévastées par une douleur d'amour illimitée, excessive. Est-ce la pointe, le culmen du retournement de l'amour en haine tel que Freud l'a observé ? Est-ce une illustration de ce que Lacan qualifie de *ravage* dans la relation mère-fille ? En prenant le parti de négliger le versant pathétique de cette scène, que pouvons-nous dire de ce que Bergman saisit dans ce dialogue ?

On y entend le réquisitoire passionné d'Éva à l'encontre de sa mère : « J'étais exposée, sans défense parce que tout se faisait toujours au nom de l'amour ». Côté maternel, Ingrid Bergman, Charlotte, manifeste la méconnaissance où s'est tenue cette mère de ce qu'éprouvait sa fille et de son absence de paroles pour celle-ci. Et, en catimini, passe Viktor, le mari d'Éva, qui ne se manifeste pas ; il ne fait que passer en silence à l'arrière-plan.

Comme le dit Liv Ullmann dans cet extrait : « Une mère et une fille quelle horrible et affreuse combinaison de désarroi et de sentiments, de destruction. Tout est possible de la sollicitude, de l'affection. La faille de la mère sera la faille de la fille. Les manques de la mère c'est la fille qui devra les payer. Le malheur de la mère sera le malheur de la fille. C'est comme si on ne coupait jamais le cordon ombilical. »³

L. Ullmann, dite Éva, nous permet d'apercevoir son cheminement : du point où elle s'est tenue enfant, jusqu'au point où elle est arrivée aujourd'hui, qui est pour elle d'une certaine façon, un moment de conclure. Elle se décrit d'abord comme ayant été obéissante, soumise, inférieure à une mère qui l'écrasait et la fascinait par son amour, ses soins, ses exigences, son talent d'artiste, mais sans l'écouter, ni lui parler. Autrement dit, Anna attendait tout de sa mère et aurait aimé être tout pour elle.

Cependant, elle se rebelle contre ce qu'elle voulait être pour sa mère et contre ce que sa mère ne pouvait pas être pour elle, comme si elle n'avait plus à craindre de perdre son amour, comme si elle n'avait plus rien à perdre. Cette perte accomplie lui donne l'audace de se rebeller mais en déployant une parole destructrice qui vise l'être de l'Autre de l'amour qu'était la mère. Avec ses mots qui ruinent ce qu'elle fut pour sa mère, elle la prive d'elle et met au jour, dans le même mouvement, la faille de la mère et la sienne. Dans ce dialogue habité par un vœu de mort, Bergman fait précisément surgir l'autre face de l'amour qu'est le ravage. C'est ce qu'énonce Jacques-Alain Miller : « De la même façon que l'amour est l'annulation de tout avoir, est la quête de l'être poursuivie hors de tout bien, de tout avoir, le ravage est seulement, à cet égard, la face de jouissance de l'amour. »⁴

¹ Présentation de la Session du Collège clinique de Lille, 18 janvier 2014.

² *Sonate d'automne (Höstsonaten)*, film d'Ingmar Bergman, Suède, 1978.

³ *Ibid.*

Qu'est-ce qu'une fille attend de sa mère ? Qu'attend-elle de sa mère en tant que femme ? Qu'est-ce qu'une mère indique à sa fille ? Qu'est-elle prête à entendre de sa fille ? Comment une fille se sépare-t-elle de sa mère ? C'est la question posée par cette scène de *Sonate d'automne*. Quel est ce ravage que Lacan fait prévaloir sur ce que Freud avait repéré de l'hostilité de la fille pour la mère ? La signification implicite de ce terme de ravage est la féminité. Qu'est-ce qui, de ce point de vue, est signifié au sujet par sa mère ? Qu'est-ce qui peut l'être ou pas ?

Ravage, vient de ravir, issu du latin *rapere* ; il signifie enlever de force ou par surprise, d'où l'emploi des termes piller, voler. Mais il signifie aussi, faire éprouver un mouvement d'exaltation, un vif sentiment d'admiration⁵.

Il s'agit de ravissement, d'extase certes, mais aussi de destruction, de ravinement, de rapt, de dévastation et d'engloutissement. Toutes ces variations renvoient à la violence et au dégât. Le ravage indique un lien marqué autant par la haine, le conflit, l'agressivité sur fond d'un attachement et d'un amour exclusif, qu'un collage silencieux dans le ravissement.

Le ravage, dans la version bergmanienne de *Sonate d'automne*, est une expérience dévastatrice impliquant que la fille, pour accéder à sa féminité, se dégage de l'image éblouissante, glorieuse, ou au contraire, ravalée ou silencieuse de sa mère. Faute de se dégager de cette image, la fille reste captivée, fascinée par l'image d'une autre femme ; fascination où s'évanouit son désir, qui la porte à s'en oublier elle-même et peut l'attirer vers la néantisation. La question porte donc sur le désir : comment une fille s'extrait-elle de la demande d'amour et de sa jouissance d'amour auprès de la mère pour constituer son désir ?

Le désir féminin versus envie de pénis

Il n'y a pas de sexualité naturelle donnée par le sexe biologique, pour les vivants parlants. La sexualité humaine relève d'une position subjective, c'est-à-dire inconsciente, indépendante de l'anatomie. Le problème qui se pose est celui de la subjectivation du sexe, de ce qui va s'inscrire dans l'inconscient et qui va entrer en fonction dans les relations avec les partenaires. Ce qui s'inscrit dans l'inconscient, n'est ni la masculinité, ni la féminité, mais un rapport à un symbole, le phallus, sous les espèces de l'avoir ou pas. C'est ce qui explique qu'aucun rapport, à quelque partenaire que ce soit, ne permet d'être assuré d'être un homme ou une femme. C'est ce que dit la formule de Lacan, « il n'y a pas de rapport sexuel ».

Freud est le premier à s'attacher à une élaboration de la féminité. Il aboutit à une solution réductrice, qui loge la féminité, soit disant normale, dans la maternité. Il ne semble pas soupçonner l'existence d'une autre jouissance côté femme qui ne s'inscrit pas de façon directe dans la relation avec un homme, puisqu'il nous laisse avec sa conférence de 1932, « la féminité »⁶, sur une question : « Que veut une femme ? »

Le lien originnaire

Le premier amour de l'enfant humain, garçon ou fille, c'est la mère ou celle qui en tient lieu. Pour la fille, ce lien premier à la mère, est exclusif, intense et passionné. Le lien au père, quand il y en a un, ne vient qu'en second. Ce lien primordial à la mère, Freud l'appelle « préhistoire de la fille »⁷.

⁴ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Le partenaire symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 18 mars 1998, inédit.

⁵ Cf., *le Robert*, Dictionnaire Historique de la langue française.

⁶ Freud S., « La féminité », cinquième conférence des *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, NRF, coll. Idées, 1971.

⁷ *Ibid.*, pp. 171-172.

La solidité de ce lien premier peut être telle, pour certaines femmes, qu'elles restent attachées exclusivement à ce lien originaire et ne parviennent jamais, à le détourner véritablement sur un partenaire.

Si ce lien à la mère est aussi solide, la question se pose de ce qui pousse la fille à s'en détourner. Qu'est-ce qui provoque la rupture de ce puissant attachement à la mère chez la petite fille ? Non seulement il y a un éloignement, mais il y a un renversement, l'amour intense pour la mère se convertit en hostilité manifeste.

Ce qui produit ce surgissement de la haine, l'opérateur qui cause cette conversion de l'amour en hostilité de la fille pour sa mère, c'est la découverte de la castration maternelle.

La rupture du complexe de castration

Qu'est-ce que ce complexe de castration de la petite fille alors qu'elle serait castrée de départ ? D'abord si elle est castrée, elle n'en sait rien. C'est justement à la vue de l'organe mâle qu'elle remarque aussitôt la différence et en tire la conclusion qu'il y a là quelque chose d'enviable qu'elle n'a pas, qu'elle est l'objet d'une castration. C'est bien là ce qui fait problème : cette signification donnée par la petite fille qui se pense châtrée et se trouve donc sur une position équivalente à celle du garçon. C'est cette signification qui s'inscrit dans l'inconscient. C'est une conception de la fille comme celle qui n'a pas. Les deux termes de l'alternative de la différence des sexes sont alors : organe mâle ou châtré. C'est le fameux changement de statut de la mère, c'est-à-dire la découverte que la mère elle non plus, n'a pas. La référence à la castration maternelle s'enracine dans la comparaison imaginaire des corps et marque l'être de la fille d'un moins irrémédiable.

En fait, l'amour de l'enfant s'adressait à la mère phallique, à celle supposée ne manquer de rien, à un Autre sans défaillance, à un Autre non barré. La découverte de sa castration chamboule tout.

Sur le versant de l'insatisfaction, cette découverte réorganise rétroactivement toutes les pertes antérieures. Si la mère ne donne pas à sa fille ce qu'elle attend, c'est non pas parce qu'elle ne veut pas, mais parce qu'elle ne peut pas. La mère ne peut pas donner à sa fille ce qu'elle lui demande parce qu'elle ne l'a pas elle-même. C'est ce qui permet de comprendre l'importance accordée à l'amour dans la vie des femmes quand il s'agit d'obtenir de l'autre ce qu'il n'a pas. Mais le facteur spécifique à la fille, celui qui l'amène à lâcher sa mère, réside pour Freud, dans le fait finalement étonnant, qu'elle rend sa mère responsable de sa castration. Elle rend sa mère responsable de l'avoir fait naître fille et elle ne lui pardonne pas ce désavantage. C'est ce qui focalise son hostilité pour sa mère et qui l'éloigne d'elle.

Freud stigmatise dans une formule ce sentiment de la fille qui se sent blessée, gravement lésée à la vue de l'organe mâle : il a appelé ça l'envie de pénis, *Penisneid* en allemand. Freud fait de cette envie de pénis le point de butée de l'analyse d'une femme, comme quelque chose d'indépassable.

Que la petite fille découvre sa castration, cela ne veut pas dire qu'elle s'y soumet facilement. Elle peut s'accrocher au désir d'obtenir quelque chose d'équivalent, et ce désir inconscient peut rester actif très longtemps ; il peut même durer toute la vie.

Un pas de plus avec Lacan

Le *Penisneid* inscrit la subjectivation du sexe côté féminin comme celle d'un manque, un « je n'ai pas ». Côté masculin, c'est un « j'ai », impliqué par la subjectivation de l'organe, qui depuis toujours s'est inscrit comme une supériorité apparente. Mais, comme le fait remarquer J.-A. Miller⁸ c'est une supériorité de propriétaire, qui du coup a toujours peur qu'on lui prenne son bien, ce qui le rend prudent.

⁸ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 12 février 1992, inédit.

Du côté féminin, on pense plutôt qu'on n'a rien à perdre ; cela donne de l'audace et plus de liberté. Ceci a amené Freud à se poser la question de l'existence du surmoi féminin : est-ce que les femmes ont le sentiment qu'il y a des limites à ne pas dépasser ? Elles sont plutôt du côté du sans limites. Ce « je n'ai pas » peut entraîner un désir de conquête, un « je l'aurai ». Il peut aussi provoquer l'effort d'être à la place de ce « je n'ai pas ». Lacan parle de « la nostalgie du manque à avoir »⁹, ce qui signifie que le désir d'une femme est marqué de ce « n'avoir pas », une des références de Lacan, est *La femme pauvre* de Léon Bloy¹⁰. Cela peut aussi se traduire, pour un sujet féminin, en affichant les marques de son indignité, en indiquant en toutes circonstances qu'elle n'a pas, qu'elle ne sait pas, qu'elle ne prétend à rien. Il y a deux solutions à ce « je n'ai pas » : ou acquérir un petit peu d'avoir et le défendre de toutes ses forces – avoir un enfant, par exemple – ou bien, se faire être ce qui est désirable. Faire de ce « je n'ai pas », un bien qu'un partenaire voudra avoir ; cela reste du registre de l'avoir. Lacan note que, dans ce registre côté féminin, on ne trouve que de l'inauthentique. Il n'y a pas de solution pour une femme du côté de l'avoir, l'avoir étant phallique : « Plus elle a, moins elle est. »

Freud considère deux façons de subjectiver le sexe : avoir ou pas le phallus. Du côté de l'avoir, on se sent menacé de perte, il y a une limite à la jouissance, c'est la fonction même de la détumescence. Du côté de « ne pas avoir », s'il y a une intervention du phallus, elle reste partielle. Pour ce versant féminin, Lacan interroge ce qui n'est pas pris dans la fonction phallique. Il tente de rendre compte d'une autre jouissance qu'il qualifie de *supplémentaire*, qui n'est pas localisable dans un organe. N'ayant pas de rapport avec la parole, cette jouissance ne peut se dire, et pose la question de sa limite.

Autrement dit, Lacan situe la difficulté au-delà de l'envie de pénis. Ceci le fonde à introduire ce terme de *ravage* dans le rapport mère/fille. Le ravage est à mettre en relation avec la spécificité de la jouissance féminine.

Finalement manque-t-il quelque chose côté féminin ? Oui, une fille affronte une privation radicale d'un signifiant qui nommerait sa féminité autrement que par un « n'avoir pas » et la renvoie à la difficulté essentielle de dire son être. Ce signifiant qui n'existe pas, ce n'est pas de son père qu'une fille l'attend, mais de sa mère dont elle attend plus de substance dit Lacan dans « L'étourdit »¹¹. La substance renvoie chez Lacan à la jouissance. Il dit dans Le Séminaire « La logique du fantasme » : « La jouissance est ce quelque chose dans quoi marque ses traits et ses limites le principe du plaisir, c'est quelque chose de substantiel qui est important à produire sous la forme que je vais articuler au nom d'un nouveau principe : il n'y a de jouissance que du corps »¹². La mère ne peut lui transmettre de signifiant qui rendrait compte de la jouissance en-deçà des mots, secrète, originaire, muette, qui infiltre le lien primordial, quand la fille était l'objet des soins de la mère. Une fille va t-elle savoir y faire avec cette privation de signifiant ? Comment va t-elle se faire exister comme corps ?

L'avancée de la psychanalyse nous amène à considérer avec Lacan que devenir une femme ne répond à aucun standard, c'est à inventer pour chacune à chaque fois. La féminité ruine les discours totalisants et ne permet que le une par une. C'est à ce titre-là qu'elle est subversive et passe, pour chaque femme, par un franchissement délicat dans le lien à sa mère. On ne devient pas femme, mais une femme. Avec à l'occasion la peur d'être folle, d'être en dehors, incomprise, inadéquate. Ce devenir singulier est angoissant car solitaire. C'est là que l'invention d'une mascarade à l'aide de bribes, d'éléments épars, glanés ça et là, et notamment auprès de la mère, en habillant cette absence de signifiant, peut permettre à la fille d'exister et d'accéder à sa jouissance de femme via l'amour sans le ravage. Lors d'un

⁹ Lacan J., « La signification du phallus », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 694.

¹⁰ Bloy L., *La femme pauvre*, Paris, Gallimard, Folio, 1980.

¹¹ Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 449.

¹² Lacan J., Le Séminaire, livre XIV, « La logique du fantasme », leçon du 30 mai 1967, inédit.

commentaire du texte de Marguerite Duras, *Le ravissement de Lol V. Stein*, J.-A. Miller dit : « Il y a tout le falbala. Il y a tous les semblants, mais au cœur, au cœur de ces semblants, [...] qu'est-ce dont il faut entendre là, le petit mouvement, c'est le mouvement de l'inexistence. Si je fais autant de bruit, si je m'habille de façon aussi superbe, [...] c'est [...] pour habiller mon vide que je ne saurais montrer »¹³. Le ravage survient quand cet habillage est dérobé.

¹³ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Les us du laps », *op. cit.*, leçon du 19 janvier 2000, inédit.